



**HAL**  
open science

## “ Critique de la lalangue ”

Charles Ramond

► **To cite this version:**

Charles Ramond. “ Critique de la lalangue ”. Journées d’Etudes Doctorales “ Jacques Derrida : ‘ Je n’ai qu’une langue, ce n’est pas la mienne ’ ”, Charles Ramond et Manola Antonioli, Jun 2017, Université Paris 8, France. <hal-04216609>

**HAL Id: hal-04216609**

**<https://hal.science/hal-04216609v1>**

Submitted on 25 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# Critique de la lalangue

Par Charles RAMOND  
Paris 8 / EA 4008 LLCP

Je souhaiterais d'abord, en guise d'introduction, mettre rapidement en perspective mes recherches sur la question de la philosophie du langage et du langage ordinaire dans les dernières années, et tout particulièrement sur le problème de la traduction. En effet, si on considère (ce qui est mon cas) qu'il n'y a pas de différence de nature entre interpréter et traduire, et que, selon mon slogan, « le sens d'un texte est toujours dans un autre texte », la question de la traduction ou de la traductibilité est au cœur de ce que Derrida appelle « plus d'une langue », puisque, dès que je parle une langue, je ne peux me faire comprendre (ou vérifier que j'ai été compris) qu'à condition de pouvoir tenir et comprendre un second discours qui explique ce que je comprends dans le premier, et ainsi de suite à l'infini. Si nous acceptons la thèse selon laquelle le sens d'un discours n'est jamais contenu dans le discours lui-même, nous ne pouvons pas éviter cette prolifération immédiate des discours ou des langues : car il ne me semble pas qu'il y ait de différence, encore une fois, entre « traduire » un auteur et « l'interpréter » : toute traduction est une interprétation, toute interprétation est une traduction, c'est-à-dire en réalité la production d'un discours supplémentaire sans lequel le premier discours ne peut délivrer son sens (car d'une telle chose il est bien incapable).

La question de la traduction est une pierre de touche particulièrement fiable des philosophies contemporaines de la fin du XXème et du début du

XXIème siècle : Chez Badiou, par exemple, la traduction de la mathématique en ontologie est le geste même de *l'Être et l'Événement*, mais cette pratique de traduction prend chez lui une extension beaucoup plus grande, voire constante et presque irrépessible, au moment même où Badiou serait sans doute très étonné de se voir qualifié d'herméneute, un adjectif qu'il laisserait sans doute plus volontiers à Derrida –mais c'est ainsi. Deleuze montre au contraire une horreur viscérale de l'interprétation, une faible pratique de la traduction (ce qui va bien sûr ensemble), critique la psychanalyse comme ce qu'il y a de plus grave, et notamment l'interprétation des rêves : Deleuze a la sensation qu'il y a dans toute interprétation ou toute traduction quelque chose d'à la fois grotesque et violent, de l'ordre du viol. C'est son côté anti-herméneutique, et aussi quelque peu aristocratique : la traduction et l'interprétation seront toujours des activités moins nobles que la « création »... Chez Rancière, la traduction est au cœur de la philosophie et de l'auto-didaxie, comme le montre l'expérience primitive de la traduction du Télémaque, et toutes ses conséquences en chaîne, et la proposition de faire de l'apprentissage de la langue maternelle le modèle de tout apprentissage par hasard et devinettes, à distance de toutes les institutions d'enseignement et de tous les maîtres qui selon lui comme selon Jacotot, ne font jamais que vous « abrutir ». Bruno Latour enfin a proposé une « sociologie de la traduction » ou des « acteurs réseaux », provenant elle-même (du moins pour la dimension centrale du thème de la traduction), de la série d'ouvrages de Michel Serres (un des maîtres de Latour) intitulée Hermès, et sous titrée « la traduction ». La traduction est chez Latour l'idée d'une « irréductibilité » : c'est une idée anti-moderne, par laquelle Latour s'oppose à la réduction cartésienne-spinoziste totale par la quantité, l'espace ou la géométrie. Dans la traduction, il y a toujours un « reste », la réduction totale ou la relève totale ne seront jamais atteintes ou accomplies.

Je suis donc particulièrement heureux de l'occasion qui m'est donnée aujourd'hui de compléter les études que j'ai publiées ces dernières années sur ces thèmes et sur ces auteurs par une réflexion sur la question de l'unité ou de la pluralité des langues ou des discours chez Derrida, qui est toujours une façon de poser le problème de la traduction. Je voudrais vous proposer d'aborder aujourd'hui les thèses de Derrida en partant d'une très brève remarque qu'on trouve dans *Demeure*, et dont j'espère pouvoir vous montrer qu'elle peut nous entraîner assez loin non seulement dans la compréhension de certaines thèses ou postures philosophiques de Derrida, mais également, in se et per se, dans la meilleure compréhension de certains des concepts fondamentaux de la linguistique / de la grammatologie / de la philosophie du langage –termes que je ne distingue pas pour le moment.

Donc, à la page 17 de l'ouvrage de 1998 *Demeure*. Maurice Blanchot, Derrida écrit :

1. Qu'est-ce que ce nom-là [« littérature »] ? Il faut au moins souligner qu'il appartient, comme tout nom, du moins comme tout nom commun, à *la* langue. Ce qui signifie comme toujours, car *la* langue n'existe pas, personne ne l'a jamais rencontrée, qu'il appartient à *une* langue. (Derrida : *Demeure*. Maurice Blanchot, p. 17)

Par cette petite rectification, mais très nette et très ferme, Derrida montre une fois de plus sa capacité d'écouter et d'entendre le langage ordinaire, qui est le matériau même de la pensée et de la philosophie. Il a raison. L'expression « la langue » n'appartient pas au langage ordinaire. On dira « le langage », au singulier, sans plus de qualification : « l'homme possède le langage », « l'homme est doué de langage » ; en revanche le mot « langue » ne sera jamais employé absolument et au singulier : « la langue », comme dit Derrida, « n'existe pas, personne ne l'a jamais rencontrée ». On dira toujours « une langue » ou « des langues » (il parle « une langue », il parle « plus d'une langue » ; ou Rousseau a écrit un *Discours sur l'origine des langues* ». Lorsque « la langue » est employé au singulier, l'article « la » y a valeur de démonstratif, et exige par conséquent une détermination supplémentaire : « la langue *que tu parles* », « la langue *française / anglaise / allemande / portugaise* », etc. On pourra dire encore « la langue de Rousseau », « la langue de Molière », au sens du « style » de Rousseau ou de Molière ou de Shakespeare, etc. Mais, comme dit Derrida, « la langue », employé absolument, « n'existe pas », « personne ne l'a jamais rencontrée ». Si nous laissons résonner un peu en nous de telles affirmations, nous y entendons peu à peu se détacher les harmoniques d'une critique en vérité théologique : car, de qui sinon d'un Dieu se sent-on obligé de dire qu'il « n'existe pas » et que « personne ne l'a jamais rencontré » ? La « la langue » serait donc une sorte de Dieu. Si nous nous rendons attentifs au rythme de la phrase de Derrida, nous y percevons comme une correction faisant suite à une phrase qu'on n'aurait pas pu s'empêcher de prononcer : Derrida avait bien commencé par écrire que la « littérature » appartient à « la langue ». Ensuite, immédiatement, tout de suite, il se corrige : « ce qui signifie » qu'elle appartient à « une langue », car « *la* langue n'existe pas, personne ne l'a jamais rencontrée ». Mais pourquoi n'avoir pas tout simplement supprimé la première phrase, la phrase erronée, et avoir directement écrit que le mot « littérature » appartenait à « une langue ». Derrida laisse subsister la formule « qui n'existe pas », et la corrige ensuite. Cela aurait été compréhensible dans un discours oral : vous prononcez une formule non valable, et ensuite, vous la corrigez : vous ne pouvez pas faire autrement, car bien sûr ce qui a été prononcé ne peut pas être entièrement effacé. Donc à l'oral la correction immédiate se justifie. Mais il

en va tout autrement à l'écrit : l'auteur n'est pas obligé de laisser subsister la formule insatisfaisante. Il peut se servir de la commande « Suppr », et personne ne saura jamais qu'il avait employé une formule inadéquate.

Nous devons donc faire l'hypothèse que dans ce passage Derrida souhaite laisser subsister l'expression qu'il souhaite rectifier. Il s'agit donc, même discrètement, comme en passant, d'un passage polémique ou critique, dans lequel Derrida nous dit en gros : le nom de « littérature » appartient à « la langue », comme diraient certains. Mais je ne suis pas d'accord avec eux, et donc je souhaite immédiatement préciser que je ne reprendrai pas cette expression, si célèbre et légitimée soit-elle. Vue ainsi, la correction que fait Derrida à son propre texte acquiert sa pleine légitimité et sa pleine signification. S'il s'était contenté d'appuyer sur la touche « suppr », on n'aurait même pas fait attention. Il aurait simplement écrit correctement, conformément à l'usage ordinaire du discours (ou disons, de la langue française, car justement cette distinction entre « une langue » et « le langage » n'existe pas forcément dans toutes les langues, ce qui pourra poser de très difficiles problèmes de traduction). Mais la dimension critique serait bien sûr passée inaperçue. Il y a donc tout lieu de croire que sous la forme d'une rectification de son propre discours, Derrida vise en réalité un autre discours, celui de la « lalangue ».

On pensera certainement à Lacan, qui a introduit cette notion dans le dernier chapitre du Séminaire XX, et auparavant dans des textes de 1971 recueillis en 2011 dans *Je parle aux murs*. Ce thème a été étudié et discuté par Jean-Claude Milner dans un livre de 1998 *Introduction à une science du langage*. Mais la notion lacanienne de *lalangue* ne me semble pas visée ici, car d'une part c'est une notion très complexe et hors du commun<sup>1</sup>, alors que Derrida fait ici une

---

<sup>1</sup> Cf Jean-Pierre Rouillon, « l'inconscient et la langue », <http://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2012/06/ROUILLON-J.-P.-18.pdf>, p.10 : « *Lalangue* est ce que nous pouvons isoler dans la langue de chacun. C'est aussi la fonction à partir de laquelle, quelque chose peut s'écrire de la jouissance. Elle ne sert pas à la communication, comme l'expérience le démontre. Cette *lalangue*, Lacan la qualifie de *lalangue* maternelle et elle n'est pas pour rien dite ainsi. *Lalangue* est constituée à partir des premiers mots, des premières phrases entendues par le nourrisson. Elle est édifiée par le bain de langage que le sujet habite au moment de son arrivée dans le monde. Aussi bien la mélodie, le son, la tonalité caractérisent cette langue. À ce titre, toutes les langues ne sont pas équivalentes pour l'être parlant. Il a un lien singulier avec la langue qui a rythmé le mouvement de ses premières expériences. Ainsi *lalangue* est liée à la première part perdue du *parlêtre*, le sein ainsi qu'à ses premières expériences, qu'elles soient de satisfaction ou de douleur. *Lalangue* se constitue dans un tissage serré entre les paroles, les sons, les gestes, les expressions et la jouissance : aussi bien la douleur que la satisfaction. Elle se constitue aussi à travers les diverses rencontres de l'être parlant avec les autres qui l'entourent et qui lui parlent ou se taisent. La jouissance qui est en jeu dans *lalangue* est une première réponse au réel auquel le sujet est confronté. C'est dire que *lalangue* n'est pas seulement reprise des paroles entendues, elle est le résultat d'un choix, face à ce qui déboule sur le petit d'homme. Elle est une réponse, qui garde en son cœur la trace d'une jouissance que le sujet peut ignorer mais à laquelle il consent. Ce n'est pas l'apprentissage qui est au principe de son advenue, mais l'expérience de jouissance. Ce jeu, si l'on peut dire, jeu en tant qu'il crée un écart, est ce qui rapproche la communication de la jouissance de *lalangue*, en tant que la première se fonde sur la réplique. Mais, au niveau du dialogue, cette réponse se divise, entre la question et la réponse. Elle consiste à incarner dans l'Autre, la « réponse qui est déjà là ». L'opération de confier à l'Autre, d'incarner dans

observation de bon sens concernant l'usage courant. Et d'autre part parce que Lacan crée le terme « lalangue » en un seul mot, et l'emploie comme un nom propre, sans article, alors que la remarque de Derrida porte justement sur la distinction entre l'emploi correct de l'expression « une langue » (avec article indéfini) et l'emploi incorrect de l'expression « la langue » (avec article défini et sans précision supplémentaire). Si j'avais voulu indiquer que la cible de Derrida était Lacan (comme cela arrive dans d'autres textes), j'aurais dû intituler mon propos non pas « Critique de la lalangue », mais « Critique de *lalangue* ».

La remarque de Derrida vise donc, bien plus probablement que Lacan, son rival attitré depuis la grammatologie, à savoir Saussure. On sait en effet que la *Grammatologie* s'était donné pour ambition de supplanter la « linguistique générale », et que Derrida n'est jamais avare de critiques à l'égard de Saussure. *Glas* est par exemple, entre autres choses, une immense réponse critique de Derrida à la théorie Saussurienne de l'arbitraire du signe (on sait en effet – Derrida cite explicitement le passage- que le mot « glas » faisait partie des exemples donnés par Saussure pour montrer que même les onomatopées relevaient de l'arbitraire du signe). Et de fait, lorsqu'on lit le *Cours de Linguistique Générale*, qui sans doute n'est pas à proprement parler de la main de Saussure, mais qui a été rédigé par ses élèves les plus proches à partir de notes prises très scrupuleusement et de documents laissés par Saussure lui-même, et qui donc de ce fait est certainement fiable en grande partie ; lorsqu'on lit le *Cours de Linguistique Générale*, donc, on ne peut manquer d'être frappé (ça a du moins toujours été mon cas, et je suis très heureux de pouvoir aujourd'hui exprimer publiquement cette ancienne perplexité dans une Journée d'Études de notre Université et de notre Laboratoire), on ne peut manquer, donc, d'être frappé par le fait que Saussure, linguiste s'il en est, ne cesse de recourir comme allant de soi à cette expression « la langue » pourtant absente du langage ordinaire, expression qui, comme le dit Derrida, désigne quelque chose « qui n'existe pas » et que « personne n'a jamais rencontré », ce qui est à tout le moins surprenant (mais je voudrais employer des termes plus forts : incroyable, stupéfiant, hallucinant) de la part du créateur de la « linguistique générale », à tel point que je n'ai jamais pu vraiment comprendre comment Saussure avait pu si tranquillement et si massivement parler de « la langue », parler sans cesse d'un objet « qui n'existe pas », au moment même où il déclare en faire la science, et pourquoi si peu de lecteurs s'insurgent contre une telle formulation. Il y a là à mes yeux un mystère tout à fait obscur et incompréhensible, pour la solution duquel je n'ai jamais entrevu d'hypothèse plausible.

Il suffit en effet d'ouvrir le *Cours de Linguistique Générale* pour voir

---

l'Autre, cette réponse préalable, différencie *lalangue* de la communication. L'être parlant répond avec la mise en jeu de *lalangue*, sans en passer par l'Autre de la parole et du langage. »

apparaître, en de très nombreux et importants passages, l'emploi absolu de « la langue » :

2. Saussure, *Cours de Linguistique Générale* :

Introduction, chp.3 : « Objet de la linguistique » : §1. La langue, sa définition ; §2. Place de la langue dans les faits de langage ; §3. Place de la langue dans les faits humains. Sémiologie.

Introduction, chp.4 : « Linguistique de la langue et linguistique de la parole ».

Introduction, chp.5 : « Éléments internes et éléments externes de la langue ».

Introduction, chp.6 : « Représentation de la langue par l'écriture ».

Deuxième partie (« Linguistique synchronique »), chp.2 : « les entités concrètes de la langue » ; chp.6 : « Mécanisme de la langue ».

On doit reconnaître que, dans la Quatrième partie du *Cours de Linguistique Générale* (intitulée « linguistique géographique »), et aussi en quelques autres passages, Saussure revient comme spontanément et naturellement à l'usage ordinaire du discours, en employant le mot « langue » au pluriel (une langue / des langues / les langues) ou, lorsqu'il l'emploie au singulier, en le spécifiant par un adjectif :

3. Saussure, *Cours de Linguistique Générale* :

Quatrième partie (« Linguistique géographique »), chp.1 : « de la diversité des langues » ; chp.2 (« Complication de la diversité géographique »), §2 : « Langue littéraire et idiome local » ; chp.3 (« Causes de la diversité géographique »), §4 : « Les langues n'ont pas de limites naturelles ».

Cinquième partie (« Questions de linguistique rétrospective. Conclusion »), chp.2 : « La langue la plus ancienne et le prototype » ;

Mais c'est pour rechuter ultimement :

4. Saussure, *Cours de Linguistique Générale* :

Cinquième partie, chp.4 : « Le témoignage de la langue en anthropologie et en préhistoire ».

On voit donc que Saussure (comment pourrait-il en être autrement de la part d'un si éminent linguiste) n'ignore pas l'usage normal et ordinaire du mot « langue » : non pas « la langue », chose qui, comme dit Derrida, « n'existe pas » et que « personne n'a jamais rencontré », mais « une langue », « des langues », ou « la langue française ». Il n'en est que plus frappant de voir que Saussure semble indifférent à cette différence d'emplois : il remarque très bien que « ce qui est donné, ce sont « les langues », et non pas « la langue ». Mais il ne semble même pas remarquer que l'expression « la langue » n'appartient pas au langage ordinaire, et semble se déclarer prêt à employer indifféremment les deux formulations, le singulier « la langue » comme le pluriel « les langues » :

5. Saussure, *Cours*, Introduction, chp.6, p. 44 : « L'objet concret de notre étude est donc le produit social déposé dans le cerveau de chacun, c'est-à-dire la langue. Mais ce produit diffère selon les groupes linguistiques : ce qui nous est donné, ce sont les langues. Le linguiste est obligé d'en connaître le plus grand nombre possible, pour tirer de leur observation et de leur comparaison ce qu'il y a d'universel en elles. »

L'expression « la langue » apparaît dans le *Cours de Linguistique générale*, non seulement, comme nous l'avons vu, dans plusieurs titres de chapitres ou de sous-chapitres, ce qui est déjà notable, mais également dans des passages fondamentaux : qu'il s'agisse du chapitre sur le signe linguistique avec la trilogie « signe » « signifiant » « signifié » :

6. Saussure, *Cours*, Partie 1, Chp.1 (« Nature du signe linguistique »), début, p. 97 : « Pour certaines personnes la langue, ramenée à son principe essentiel, est une nomenclature, c'est-à-dire une liste de termes correspondant à autant de choses »

Il aurait été intéressant ici que Saussure nous donne au moins un exemple et une citation de ces « personnes » pour qui « la langue » est telle ou telle chose. Je ne me souviens pas en effet avoir trouvé un seul emploi de l'expression « la langue », prise absolument, avant Saussure... je peux bien sûr me tromper, mais ce serait une recherche intéressante à faire que de déterminer où et quand l'expression « la langue » apparaît pour la première fois. En l'état de mes connaissances, j'aurais donc tendance à refuser cette première phrase : non, il n'existe pas « certaines personnes » qui définissent « la langue » de certaine façon, car personne (à part Saussure) ne se demande ce qu'est « la langue ». Mais visiblement, pour lui, l'emploi de l'expression « la langue » ne pose aucunement problème, puisqu'il pose au contraire ici ce qu'il estime être la doxa, ou la façon usuelle de parler, contre laquelle il va argumenter. Mais le langage ordinaire pas plus que la doxa ne vont dans ce sens.

La fin du chp.2 comprend d'autres formules célèbres, présentées dans la conclusion du chapitre sous forme de « récapitulations » :

7. Saussure, *Cours*, Partie 1, chp. 2 (« Immutabilité et mutabilité du signe »), §2, p. 112-113 : « Evitant de stériles définitions de mots, nous avons d'abord distingué, au sein du phénomène total que représente le *langage*, deux facteurs : la *langue* et la *parole*. La langue est pour nous le langage moins la parole. Elle est l'ensemble des habitudes linguistiques qui permettent à un sujet de comprendre et de se faire comprendre ».

Et le deuxième volet de la linguistique Saussurienne, la fameuse théorie de la « valeur linguistique », tout aussi célèbre que celle du « signe linguistique », recourt entièrement aussi au singulier « la langue » :

8. Saussure, *Cours*, Partie 2 (« Linguistique synchronique »), chp.4 (« La valeur linguistique »), §4 (« le signe considéré dans sa totalité »), p. 166 : « Tout ce qui précède revient à dire que *dans la langue il n'y a que des différences*. Bien plus : une différence suppose en général des termes positifs entre lesquels elle s'établit ; mais dans *la langue* il n'y a que des différences *sans termes positifs*. Qu'on prenne le signifié ou le signifiant, *la langue* ne comporte ni des idées ni des sons qui préexisteraient au système linguistique, mais seulement des différences conceptuelles et des différences phoniques issues de ce système. »

On voit que l'usage par Saussure de l'expression « la langue » n'est pas du tout marginal. Il se trouve au cœur des passages les plus décisifs du Cours. Critiquer la « la langue », ou l'emploi de l'expression « la langue », comme le fait Derrida comme en passant dans le texte que j'ai cité d'entrée, c'est donc toucher à quelque chose de presque sacré. Je parlais tout à l'heure, de la part de Derrida, d'une sorte de critique de type « anti-théologique », comme on la rencontre au début de Zarathoustra : les pauvres, ils ne savent pas encore que « Dieu n'existe pas »... toute affirmation de non-existence vise et fabrique une sorte de Dieu... Cela pourrait sembler exagéré... Mais Saussure n'est-il pas, avec Freud et quelques autres, un des « dieux » du XXème siècle ? Et le *Cours de linguistique générale* n'est-il pas une manière de texte sacré ? Un texte, donc, dont on ne peut critiquer les formulations sans avoir le vague sentiment de commettre un sacrilège. Or la formule « la langue » n'apparaît pas seulement dans les titres du *Cours de linguistique générale* : elle apparaît dans le texte avec une remarquable régularité, et dans des passages capitaux, comme nous l'avons vu.

Quelles que soient les propositions de Saussure pour distinguer « la langue » et « le langage » (nous en avons recensé quelques unes ci-dessus), on reste tout de même étonné (disons, je reste étonné, et suis bien heureux de voir que visiblement Derrida ressent le même étonnement) devant le fait que Saussure néglige une distinction qui était pourtant offerte par le langage ordinaire : le terme « langage », en effet, y est presque toujours utilisé au singulier, tandis que le terme « langue » y est presque toujours utilisé au pluriel. « Langage » est employé surtout au singulier, parce que, s'il y avait plusieurs « langages », il y aurait de fortes chances qu'ils soient incompatibles et donc que ceux qui les utilisent ne pourraient pas se comprendre, ce qui est contradictoire avec l'idée même de « langage ». Au fond, le singulier auquel le langage ordinaire nous contraint presque toujours lorsque nous parlons de « langage » repose sur une logique inconsciente, mais très forte. Toute individu qui possède « le langage » doit pouvoir comprendre tout autre individu qui le posséderait aussi. Car il est de la nature même du langage d'être un outil de communication. Un langage structurellement privé, ou même réduit à un petit groupe, est une contradiction interne. C'est ce qui amenait Descartes à refuser entièrement, me

semble-t-il avec raison, le « langage » aux animaux. Car si un animal possédait le « langage », nous pourrions toujours, avec quelque effort, communiquer avec lui, comme on le voit entre les humains où il n'existe pas de « langue intraduisible », ce qui serait une autre façon de dire la même contradiction interne : dire qu'il ne peut y avoir qu'un seul « langage », ou qu'il n'y a pas de « langue intraduisible », c'est en fait deux façons de dire la même chose, d'exprimer la même contrainte logique-ontologique qui est celle même de la nature itérable du langage. C'est sans doute la raison pour laquelle le langage ordinaire, sauf dans des cas bien spécifiques sur lesquels je ne m'attarderai pas ici (non pas qu'ils ne soient pas intéressants, mais nous pouvons peut-être les laisser pour la discussion), à savoir les « langages informatiques », par exemple, est presque toujours utilisé au singulier. Il y a « un » langage ou il n'y en a pas, et il est difficile de concevoir plusieurs langages, ou même « plus d'un » langage.

Il en va tout autrement (c'est même le contraire) pour ce qui est du terme de « langue ». Le mot « langue » est presque spontanément mis au pluriel dans le langage ordinaire, sauf lorsqu'il est explicitement spécifié, ce qui est en réalité une autre façon de le mettre au pluriel, puisque lorsque nous spécifions un terme (par exemple lorsque nous disons « la langue française »), cela revient à accepter de ce fait même qu'il en existe d'autres (par exemple « la langue anglaise ») : si je spécifie le terme « langue » en disant ou en écrivant « la langue française », cela revient à poser du même geste qu'il y a d'autres langues que la française : c'est donc un singulier qui revient à un pluriel parce qu'il est spécifié. Nous parlons « des langues » diverses qui existent à la surface de la Terre. Nous apprenons « des langues ». Toutes ces langues peuvent toujours se traduire les unes les autres, ce qui fait que les « langues », à la différence du « langage », sont toujours plusieurs ensemble, sont toujours « plus d'une ». Derrida, d'ailleurs, emploie très souvent, et avec grand naturel, l'expression « plus d'une langue ». Et donc, avec le singulier du « langage » et le pluriel des « langues », le langage naturel offrait à un linguiste professionnel un critère de démarcation entre les deux termes, tellement simple et tellement évident qu'on reste étonné que non seulement le *Cours* ne l'ait pas remarqué, mais même qu'il se soit obstiné à employer le terme « langue », au singulier, dans l'expression « la langue », qui n'existe pas dans le langage ordinaire, pas plus que l'objet en question n'existe dans la réalité, et de s'écarter ainsi de l'usage sur son objet même, alors que rien ne l'y obligeait (du moins rien que j'aie pu apercevoir ou imaginer).

Cette absence du singulier « la langue » dans le langage ordinaire est tout de même remarquable, je me permets d'y insister un peu, car je crois particulièrement significatives certaines absences ou « trous » dans le langage ordinaire. J'ai par exemple publié une étude assez approfondie des raisons pour

lesquelles, par exemple, on ne trouve dans aucune langue que je connaisse (grec, latin, et toutes les langues latines, et même l'anglais et l'allemand), un verbe « naturer » qui correspondrait au mot « nature ». Et cette absence, qui touche particulièrement la philosophie de Spinoza (via le fait qu'aucun infinitif « naturer » ne correspond aux participes présents et passé « naturant » et « nature » dans les expressions « nature naturante » et « nature naturée » : on a, phénomène très étrange, des participes d'un verbe qui n'existe pas ; un peu comme s'il existait un « signifié » et un « signifiant » en l'absence d'un verbe « signifier »), cette absence, donc, est à mes yeux extrêmement significative. *Mutatis mutandis*, le cas est ici assez semblable. Le fait d'employer un nom commun précédé de l'article défini est tout ce qu'il y a de plus courant : nous parlons sans aucun problème de « la beauté », de « la justice », de « la démocratie », ou encore nous employons sans aucun problème les expressions « le courage », « la vertu », « le sens », etc, etc. Pourquoi donc l'expression « la langue » ne parvient-elle pas à rentrer dans le langage ordinaire ? On ne peut pas imaginer que ce soit un simple hasard. Il y a dans l'expression « la langue » quelque chose qui ne passe pas, que notre langue n'arrive pas à prononcer, ou se refuse à prononcer, qui ne franchit pas la barrière de nos lèvres, qui sent le jargon, le livre de sciences humaines, la formulation ad hoc, mais que nous ne reprendrions dans aucune phrase du discours ordinaire. Dire « le langage », aucun problème, chacun le fera et produira très facilement des énoncés contenant cette formule. Mais il en va tout autrement de « la langue », expression qui nous paraît toujours quelque peu contournée, peu naturelle, impropre, contrefaite. Et c'est (telle serait ma proposition, et telle serait sans doute la raison pour laquelle Derrida, avec son sûr instinct de la langue française, se sent obligé de signaler que cette « la langue » n'existe pas et que « personne ne l'a jamais rencontrée ») parce qu'il doit y avoir contradiction non pas sociologique ou historique ou conjoncturelle, mais bien contradiction logique, transcendantale, ontologique, entre « la » et « langue ».

Une objection n'aura pas manqué de vous venir à l'esprit en écoutant cette « critique de la langue ». Admettons, aurez-vous pensé, que Saussure n'ait pas eu la main très heureuse en employant sans cesse (chose il est vrai regrettable pour un linguiste professionnel, mais personne n'est parfait), en employant sans cesse, donc, pour ce qui concerne l'objet central et principal de son livre et de toutes ses recherches, une expression qui n'existe pas dans le langage ordinaire. Admettons-le, mais ne nous bloquons pas sur des questions de mots, de singulier et de pluriel, somme toute subalternes. Réécrivons plutôt le Cours de Linguistique générale, en substituant partout à l'expression non-usuelle « la langue » les bonnes expressions : écrivons tantôt « une langue »,

tantôt « les langues », et passons à autre chose. À cela je répondrais : on peut toujours essayer de réécrire Saussure sur ce point : à mon avis, ce serait mettre le doigt dans un dangereux engrenage, car il y aurait encore sans doute bien d'autres choses à réécrire dans le Cours, ça risquerait d'être une entreprise un peu dévastatrice, je ne suis pas certain qu'on le reconnaîtrait à la fin... Il me semble, plus généralement, que l'histoire de la philosophie ne consiste pas à réparer les systèmes du passé, ce qui est une entreprise au fond quelque peu absurde et vaine, mais à se demander pourquoi ces systèmes comportent certains défauts ou certaines difficultés que nous devons être en mesure d'expliquer si nous voulons progresser à notre tour dans la pensée. Pourquoi donc Saussure a-t-il le plus souvent écrit « la langue » au lieu de « une langue » ou « les langues », alors même que c'est contraire à l'usage, et qu'on ne trouve guère cette expression « la langue » ailleurs que dans le Cours de linguistique générale de Saussure et dans les livres (à vrai dire fort nombreux) qui s'en sont inspiré depuis, créant en nous une espèce de familiarité qui nous masque quelque peu cette étrangeté ? Voilà la question que nous oblige à poser, me semble-t-il, le *Cours de Linguistique générale*.

Or poser cette question, me semble-t-il, c'est presque immédiatement y répondre. Comparons par exemple un discours qui parlerait de « la femme » au lieu de parler « des femmes » ou de telle ou telle femme. Il s'agirait bien sûr d'un discours essentialisant, comme si l'on parlait de « la religion », ou de « la société », comme fait Balzac dans les tous derniers mots de *la peau de chagrin* :

9. Balzac, *La peau de chagrin*, dernières phrases : « – Oh ! Foedora, vous la rencontrerez. Elle était hier aux Bouffons, elle ira ce soir à l'Opéra, elle est partout, c'est, si vous voulez, la Société ».

On sait que pour Bruno Latour, opposé sur ce point à la plupart des sociologues, « la société » n'existe pas.... Parler de « la société » absolument parlant n'est peut-être pas très différent, à vrai dire, de faire de « l'esprit des peuples » : dire par exemple : « le Français » est spirituel, « l'Allemand profond », « l'Anglais pragmatique », « l'Italien volubile », « l'Espagnol ombrageux », « le Suisse placide », « le Brésilien festif », etc... Et encore, dira-t-on, au moins ces essentialisations ont été longtemps attestées dans le langage ordinaire ou même dans la poésie, et même dans la philosophie (sauf erreur, Nietzsche lui-même fait de l'esprit des peuples, notamment lorsqu'il lui arrive de parler des « allemands » dans *Ecce homo*). Si gênant cela soit-il, ce sont pour nous des discours avérés historiquement : « le tzigane » est voleur, « le noir » a le sens du rythme, « l'arabe » est sournois, « l'asiatique » est impénétrable, etc. Nous faisons effort sans cesse pour nous délivrer de telles essentialisations : la plupart des phrases que je viens de prononcer nous sont devenues à peine

supportables, si bien qu'on voit maintenant des tentatives éditoriales pour les supprimer des livres anciens où elles apparaissent, de même qu'on voit parfois sur les murs des affiches de films anciens « retouchées », d'où les cigarettes ont disparu, comme si nous voulions aller jusqu'à effacer l'existence même de ces essentialisations, dont nous savons qu'elles sont toujours de près ou de loin liées à des violences. Par exemple, oserions-nous utiliser l'expression « le Juif » (avec un « J » majuscule, comme pour tous les adjectifs substantivés que j'ai employés jusqu'ici « le Français », « l'Allemand », etc) ? on perçoit immédiatement ici la violence potentielle du propos. Qui dit « le juif », comme l'ont fait presque tous les auteurs de notre tradition littéraire, dont la plupart étaient naturellement et spontanément anti-sémites, essentialise et stigmatise du même geste une certaine population. On sait que dans nombre de pays encore aujourd'hui, « juif » est directement une insulte. C'est une question particulièrement difficile et sensible, sur laquelle je ne souhaite pas non plus m'étendre ici : je renverrai seulement au classique de Sartre *Réflexions sur la question juive* (1947) ; ou aux ouvrages plus récents de Jean-Claude Milner (*Le juif de savoir ; Le sage trompeur*, et toutes ses thèses sur ce qu'il appelle « le nom de juif », là encore contrairement à l'usage ordinaire du langage, ce qui me semble un point particulièrement notable et symptomatique, je m'en suis expliqué ailleurs). Je donnerai seulement une citation de Sartre, où la typographie seule révèle l'embarras profond de l'auteur :

10. Certes, <les Juifs> rêvent de s'intégrer à la nation, mais *en tant que* Juifs [...]. Les Juifs, comme aussi bien les Arabes ou les Noirs, dès lors qu'ils sont solidaires de l'entreprise nationale, ont le droit de regard sur cette entreprise ; ils sont citoyens. Mais ils ont ces droits *à titre de* Juifs, de Noirs, ou d'Arabes, c'est-à-dire comme personnes concrètes. Dans les sociétés où la femme vote, on ne demande pas aux électrices de changer de sexe en approchant de l'urne : la voix de la femme vaut rigoureusement celle de l'homme, mais c'est en tant que femme qu'elle vote avec ses passions et ses soucis de femme, avec son caractère de femme » (Sartre, *Réflexions sur la Question Juive*, Gallimard, coll. « Folio », p. 175 et 177).

Les expressions « en tant que », « à titre de » sont soulignées par Sartre (apparaissent en italiques dans le texte imprimé), car elles portent tout le poids de la contradiction interne dans laquelle il s'est lui-même placé : certes, il n'existe rien de tel que « le Juif », « l'Arabe », « le Noir », ou « la femme » (vous aurez noté que « la femme » n'a pas droit ici à la majuscule, alors même qu'elle est le seul de ces quatre personnages à être franchement essentialisée, c'est-à-dire nommée au singulier : « la voix de la femme vaut rigoureusement celle de l'homme », et « la femme » a des « passions de femme », des « soucis de femme » et un « caractère de femme » (« l'homme », après avoir été brièvement mentionné par Sartre, disparaît de la description, et cesse d'être

objet de l'essentialisation et de la majusculation), « passions », « soucis » et « caractère » dont je me suis toujours demandé, et dont je me demande aujourd'hui encore, comment Sartre les concevait et les aurait décrits. Donc, certes, il n'existe rien de tout cela aux yeux de Sartre (malgré les majuscules pour les « Juifs », les « Arabes » et les « Noirs », et l'essentialisation au singulier pour « la femme »), rien de cela « n'existe », « personne ne l'a jamais rencontré », comme aurait dit Derrida (et en effet, sauf erreur, personne n'a jamais rencontré « la femme »); rien de tout cela n'existe, toutes ces idéalizations, essentialisations, majusculation, sont nulles et non avenues... Et pourtant (comme dirait encore Derrida)... et pourtant... il est bien difficile de supprimer purement et simplement du langage courant toute référence aux « Juifs », « Arabes » ou « Noirs » sans d'une certaine façon les nier et les exclure encore une fois. De là l'expression si caractéristique « en tant que » : « le juif » n'existe pas, mais certaines personnes votent, ont des droits, s'expriment, « en tant que » juifs, « à titre de juifs » (ou de « Noirs », ou d'Arabes, ou de « femmes »). C'est une façon apparemment habile de maintenir une chose et son contraire, pour éviter à la fois d'être un antisémite de type nazi (celui qui croit qu'il y a une essence « du juif », et qui n'hésiterait pas à employer la formule « le juif » comme sujet d'une proposition : par exemple : « le juif est cupide »), et pour éviter aussi d'être un antisémite de type « universaliste des Lumières », qui soutiendrait qu'il n'existe rien de tel que « le juif », que le mot « juif » comme essence n'a aucun référent compréhensible (sauf dans un désir de persécution) et qu'on peut donc cesser de l'utiliser (de même que les termes « noir », « femme » et « arabe » au singulier essentialisant) ; quelqu'un, donc, qui dirait « le juif » « n'existe pas », personne ne l'a jamais rencontré : qui serait prêt à accepter un tel discours ?... Donc « en tant que », « à titre de » est le moyen utilisé par Sartre pour maintenir une sorte de demi-réalité à des objets dont on n'accepte plus la réalité, alors qu'on l'a si longtemps acceptée ; non seulement parce qu'on sait qu'il n'existe pas de telles « réalités », que « personne ne les a jamais rencontrées », mais parce qu'on a même honte d'avoir si longtemps cru à ces « réalités », tant on sait que ces prétendues classifications et essentialisations sont le plus souvent des prétextes pour des persécutions, elles bien réelles...

Mais cet artifice sartrien, je suis au regret de le dire, est lui-même un leurre. Lorsque un général s'adresse à ses troupes « en tant que général », il se place dans une certaine position d'autorité, on doit lui obéir, etc. Si maintenant, rentré chez lui, il parle à ses enfants, il ne le fait plus « en tant que général », ses enfants ont à lui obéir non pas « en tant que général », mais « en tant que père » ; de même, le général ne s'adressera pas à sa femme « en tant que général », ça ne lui ferait sans doute pas grand effet..., mais plutôt « en tant que

mari ». Mais toutes ces distinctions ne sont possibles que parce que le général peut à certains moments cesser de parler « en tant que général » ; il peut laisser de côté momentanément sa fonction ; il peut aussi parler parfois « en tant que citoyen », « en tant que père », etc., et surtout parce que sa fonction de « général » est parfaitement définie, avec des droits, des devoirs, etc. Mais il en va tout différemment des « juifs », « noirs », « arabes », ou « femmes » ; Ce sont des natures qu'il est très difficile d'abandonner... Vous ne pouvez pas facilement cesser d'être noir, ou femme, même si c'est toujours possible, mais en tout cas ce n'est pas une identité qu'on puisse facilement quitter, comme un acteur quitte son rôle en sortant du théâtre. Ça vous colle un peu plus à la peau... Et même si l'on parle des deux autres catégories (juifs et arabes) moins « visibles », moins « faciles à distinguer », comment voterez-vous « en tant que juif » ou « en tant qu'arabe » ? personne ne le sait et ne pourrait le dire, alors qu'on sait très bien ce qu'est la fonction de « général » ou de médecin ou d'avocat, qui fait qu'on peut toujours, dans certaines circonstances, parler « en tant que » général, médecin ou avocat. Le « en tant que » permet donc ces changements de rôles, ou ces spécifications de rôles, qui permettent d'échapper à l'essentialisation, mais seulement dans certains cas bien particuliers qui justement ne sont pas ceux du « noir », du « juif », de « l'arabe », ou de « la femme ».

Ce ballotement constant, cette fluctuation constante de l'âme à propos des essentialisations (nous les voulons, nous en avons besoin pour la clarté de nos propos, pour la possibilité de la pensée, pour ne pas devenir fous ; et en même temps nous savons qu'elles sont toujours illusoires et trompeuses) sont bien connues par Derrida, et notamment à propos de l'identité juive. De façon très significative, il n'a jamais voulu accepter une telle dénomination (« le juif »), sans jamais pour autant aller jusqu'à la refuser totalement, comme le montrent de nombreux épisodes de sa vie, je n'insiste pas : son exclusion du lycée, son rapport au Marranisme, son obsession de la circoncision, toutes ses réflexions sur le mot « Juif » comme insulte à laquelle on est toujours en train de « répondre », etc. Là encore il y aurait de bien intéressants rapprochements à faire avec Spinoza, je ne m'y étends pas.

Conclusion : Cette hésitation sur l'essentialisation (ce qui est « propre » est toujours « impropre » dans une certaine mesure, mais inversement ce qui est « impropre » est également « propre » dans une certaine mesure, c'est ce que dit « exappropriation », ou « parasite ») explique peut-être le fait que Derrida n'ait pas purement et simplement supprimé la mention de « la langue » dans le texte que j'ai cité au début de cette intervention. Il a préféré la raturer, la biffer, la corriger, faire dessus un « repentir » de peintre : bref, la laisser tout

de même visible, de même que l'identité juive reste visible aux lieux même où elle est biffée et déniée. Et, de façon significative, cette mention de « la langue » refait surface, par la suite, sous la plume ou sous le clavier de Derrida, comme un désir inconscient, comme une tentation ? Et justement, ce retour du refoulé, ce retour de la « la langue » intervient dans le même texte, quelques pages plus loin, dans un développement riche et particulièrement inspiré dans lequel Derrida analyse ce que c'est que parler « français », dans un développement, donc, dans lequel il spécifie tout particulièrement son rapport non pas à « la langue », mais à « une » langue bien précise :

11. Derrida, *Demeure. Maurice Blanchot*, p. 37-38 : « Je ne parle pas seulement français, je dis que je parle français. Je le dis en français. Même si – par hypothèse – personne ici ne parlait français à l'instant, personne d'autre que moi, eh bien, mon acte de parole en français ne continuerait pas moins de supposer quelqu'un, si indéterminé ou lointain soit-il, qui puisse comprendre ce que je dis et qui fasse quelque *nous* avec moi, qui s'engage à former quelque *nous* avec moi – même si j'étais seul à parler français ici ou même si j'étais seul à parler tout court. Ce « nous » sans lequel il n'y a pas de témoignage, ce « nous » indéterminé ne suppose nécessairement aucun accord avec ce que je dis, aucune sympathie, aucune communauté, aucun consensus d'aucune sorte, sauf une manière minimale d'être, disons, d'intelligence avec l'autre, avec moi ici dans la langue à l'instant où elle se parle, où elle s'est parlée, et à l'instant où je dis : « à l'instant je parle français, nous parlons français ».

–cette langue qui est la sienne et qui n'est pas la sienne.

Je vous remercie de votre attention.